

Laurent Maréchaux

Bijoux de famille

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Le 16 septembre 1907, Sacha Ivanov et Victor Bornstein prirent à Moscou le train qui les mènerait jusqu'à Paris entamer leurs études de médecine. Ils avaient dix-huit ans et se connaissaient depuis cinq ans. Seule différence notable : les yeux clairs et malicieux du premier contrastaient avec le regard sombre et mélancolique du second. Le voyage dura quatre jours et se déroula sans incident majeur, à l'exception d'une vingtaine de minutes de retard sur l'horaire officiel. Ils débarquèrent gare du Nord avec la légèreté et l'enthousiasme de deux adolescents pressés de vivre. Ils hélèrent un fiacre et se firent conduire rue Victor-Cousin dans une pension de famille tenue par une pianiste russe fantasque qui accueillait dans cet ancien hôtel tombé en désuétude de jeunes Slaves attirés par les universités

du Quartier latin. Le lendemain, ils s'inscrivirent à la faculté de médecine de la rue des Écoles; Sacha par vocation, Victor sans conviction. Une lumière automnale baignait la capitale et apportait une douceur apaisante à leur nouvelle existence. Ils n'avaient jamais quitté leur pays natal et s'étourdirent de leur liberté. Tout les émerveilla : les terrasses des cafés de la place de l'Odéon, la course folle des autos sur le boulevard Saint-Germain, les coups d'œil aguicheurs des Parisiennes sur le boulevard Saint-Michel, la quiétude du jardin du Luxembourg, les livres rares des bouquinistes le long des quais de Seine. Ils s'installèrent pour six ans dans une vie studieuse et licencieuse. Elle les mena aux portes de la guerre, loin de cette terre russe où ils avaient grandi dans l'insouciance et la protection des jupes maternelles.

Le hasard – qui n'existe pas – avait réuni leurs destins sur les bords de la mer Noire, une après-midi grisâtre d'août 1902. Leur amitié prit corps sur les bancs austères du collège militaire d'Odessa; elle traverserait l'épreuve du temps, les guerres, leurs tromperies et leurs trahisons

respectives et ne se démentirait jamais. Tous deux étaient fils uniques, rêveurs invétérés, contemplatifs chétifs et riches héritiers de domaines agricoles s'étendant aux confins de l'Ukraine et de la Russie. Victor était juif et ne s'en cachait pas. Selon toute vraisemblance, Sacha l'était par sa mère, mais le niait.

Cet enfant protégé se souviendrait longtemps de l'algarade qui décida de son sort au cours d'un dimanche d'été orageux. Effacé et affable, son père, Vladimir Ivanov, débarqua sans s'annoncer de Moscou – il possédait non loin de l'Arbat une imprimerie prospère, objet de sa fierté –, et décréta devant son épouse courroucée et des domestiques consternées que «les cajoleries avaient trop duré et que l'heure était venue de rentrer dans l'âge adulte».

Sacha n'avait jamais vu son père s'emporter, ni sa mère pleurer, ni ses parents s'insulter, il découvrit la violence conjugale; il en resta marqué pour toujours. Les adieux à «sa maman chérie» furent d'une tristesse déchirante. Le lendemain, Vladimir déposait son fils résigné devant les grilles du collège militaire d'Odessa,

avec pour seul réconfort un baiser sur le front. Son père avait raison. Après quelques mois difficiles où sa petite taille et sa timidité le desservirent, l'uniforme de cadet le transcenda, l'éducation martiale le transforma. La discipline, la fascination des armes, l'esprit de sacrifice et de camaraderie lui révélèrent sa part de virilité. Durant ces quatre années de réclusion, il apprit à faire son lit au carré, se servir d'un balai, cirer ses brodequins, astiquer et recoudre les boutons de sa vareuse, marcher au pas, tirer au fusil, parler français, jouer du piano, subir les railleries inévitables de quelques camarades envieux de son charme et de ses talents hétéroclites et les affronter. Sacha partageait sa chambrée avec un adolescent sensible et brillant, Victor Bornstein. Il se lia avec ce coturne réservé et mit en commun les rêves, la dérision et la curiosité qui agitaient son esprit romanesque.

Quand leurs compagnons d'armes s'enflammaient pour la sainte Russie, les victoires d'Alexandre I^{er} sur Napoléon ou leurs affectations futures, eux se passionnaient pour Tolstoï et Dostoïevski, les préludes de Rachmaninov ou les pièces de Tchekhov. Au bout de quatre années, ils obtinrent leur baccalauréat; Sacha sortit major de sa promotion, juste devant Victor.

La naissance du bolchevisme et les troubles à répétition bousculèrent le cours tumultueux de l'histoire, anéantirent leur carrière militaire et les rendirent à la vie civile. Acculé au compromis, le tsar Nicolas II perdit son aura et Vladimir Ivanov ses illusions. Plus question de voir son fils servir un monarque chancelant ou risquer sa vie pour des premiers ministres veules et va-t-en-guerre. La sainte Russie partait à la dérive, l'ambiance devenait délétère, l'armée sentait le soufre et la désertion. L'imprimerie familiale connut ses premières grèves, Vladimir Ivanov sombra dans une mélancolie qui ne le quitterait plus. Rachel tenait sa revanche, elle convainquit son époux, avec une perfidie toute féminine, d'envoyer leur fils à l'étranger entreprendre les études médicales auxquelles elle le prédestinait. Cela l'éloignerait des turbulences politiques, en attendant le retour de jours heureux. Sacha persuada Victor d'être du voyage. S'il avait voulu être ingénieur, son ami se serait, sur-le-champ, passionné pour la mécanique.

Année après année, les deux carabins gravirent les marches conduisant au serment d'Hippocrate ; Victor avec persévérance, Sacha avec indifférence. La médecine ne l'intéressait déjà plus,

soigner son prochain n'était pas sa vocation. Son esprit créatif préférait l'excitation et la mise au point de découvertes, souvent farfelues, parfois géniales ; il serait chercheur et même inventeur. En Russie, la situation se dégradait, les mandats en provenance de Moscou se raréfièrent, leurs ressources s'épuisèrent. Au faste des premiers temps – où l'on voyait nos deux compères hanter en compagnie de belles effrontées les cabarets de Montmartre et se montrer dans les brasseries de Montparnasse avec des peintres à la réputation sulfureuse et des poétesses exaltées –, succédèrent des périodes de vaches maigres. Avant beaucoup d'autres, Sacha et Victor connurent l'existence précaire des émigrés russes blancs : les sandwiches à la moutarde pour calmer une faim tyrannique, la traversée de Paris à pied pour acheter, rue des Pyrénées, une boîte de sardines dix sous moins chère que chez l'épicier de la rue Cujas, le lavage nocturne des voitures de maîtres dans des garages des banlieues chic et l'accompagnement au piano, dans les cinémas des Grands Boulevards, des premiers films muets pour payer des loyers en retard de plusieurs mensualités. Des décennies plus tard, quand il évoquerait devant ses enfants ou ses petits-enfants ses années d'ascétisme forcé, Sacha en

parlerait toujours avec nostalgie, comme d'une époque heureuse où fraternité et dénuement favorisaient la richesse intérieure.

Au cours de son unique visite en France, effectuée avec peine durant l'été 1913 – Rachel avoisinait le quintal, son cœur était fragile et sa circulation sanguine difficile –, sa mère déborda de tendresse et d'affection pour son *koussinka* – son petit poussin. Vladimir était resté à Moscou veiller sur la maison et garder l'imprimerie convoitée par les rouges. Elle voulut tout voir – la tour Eiffel, le château de Versailles, la Conciergerie où avait été enfermée Marie-Antoinette et la maison de Victor Hugo, place des Vosges –, tout connaître : visiter le Louvre et les Invalides, assister à une soirée à l'Opéra, au Théâtre-Français et au Moulin Rouge, dîner au Café de la Paix, chez Maxim's ou au Procope. Elle parlait fort, se montrait volubile et exubérante, s'habillait de tenues extravagantes, arborait des bijoux clinquants et dégageait un parfum entêtant, un mélange de musc et de muguet. Derrière un sourire indulgent et une prévention de tous les instants, son fils dissimulait mal sa gêne. Ils se laissèrent photographier place de la Concorde par un artiste ambulant. Sacha

conserva dans son portefeuille ce tirage jauni et écorné jusqu'à sa mort. À l'heure des adieux, elle l'enserra – au risque de l'étouffer – dans ses bras potelés, le noya sous ses larmes et glissa avec maladresse dans sa main son saphir de vingt carats afin qu'il ne manque de rien au cas où elle disparaîtrait. Dans un dernier sanglot, elle lui promit – si la guerre civile éclatait – qu'elle entermerait à son intention ses bijoux de famille, au pied du chêne centenaire ombrageant leur datcha ukrainienne. Son train s'ébranla, les séparant pour toujours.

L'assassinat à Sarajevo de l'archiduc François-Ferdinand et la déclaration de guerre surprirent les deux amis en pleine euphorie : Victor était rentré au service de cardiologie de l'Hôtel-Dieu et Sacha avait trouvé un poste de biologiste à l'Institut Pasteur. Ils s'installèrent au 55, boulevard Saint-Jacques dans un deux-pièces ensoleillé surplombant une salle de danse. L'Europe se scinda en deux ; la traverser pour rejoindre la Russie s'avérait impossible. Sacha et Victor constatèrent leur exil forcé et renoncèrent à regagner, pour la défendre, la terre qui les avait vus naître. La France les avait accueillis, nourris, hébergés, formés ; ils décidèrent de s'acquitter

de la dette qu'ils avaient contractée. Ils s'engagèrent au fort de Nogent dans la Légion étrangère et gardèrent leur identité; Sacha déclara qu'il était pianiste, Victor médecin. Le premier fut affecté au régiment étranger de cavalerie, le second au service de santé. Après une formation militaire rudimentaire, ils s'embarquèrent à Marseille, destination Athènes, à bord du *Sphinx*, un paquebot des Messageries maritimes réquisitionné par le ministère de la Guerre pour transporter sur le front méditerranéen les troupes fraîches de l'armée d'Orient. L'exotisme excita leur curiosité. Cantonnés – sans permission de sortie – dans une caserne jouxtant le port du Pirée, ils firent le mur, visitèrent au clair de lune l'Acropole, s'enivrèrent dans les tavernes de Plaka, avant d'être arrêtés en état d'ébriété par une patrouille de la police militaire. Ils achevèrent leur première nuit orientale sur la paille d'un cachot humide. Leur transfert vers Salonique leur épargna d'être dévorés par les poux et les punaises qui pullulaient dans ce nouveau gîte. Leur passage à l'école des cadets d'Odessa les avait familiarisés avec le maniement des armes, les combats éveillèrent l'instinct guerrier de Sacha. Il s'illustra dans les affrontements à l'arme blanche contre les Turcs et gravit à vitesse accélérée les

échelons de la hiérarchie militaire. Au bout de six mois, il était brigadier-chef et respecté pour son courage et son insolence narquoise. Conteur-né et affabulateur invétéré, Sacha s'inventa une ascendance cosaque et un lointain cousinage avec Gengis Khan; ses faits d'armes amplifiés et déformés, enrichis de prouesses imaginaires distillées avec subtilité, transformèrent sa vie tumultueuse en légende. Le 13 octobre 1916, son régiment fut désigné pour prendre d'assaut une batterie ottomane dont les tirs bien réglés décimaient l'infanterie française. Sacha, porté par la puissance de son demi-sang arabe, monta en ligne sabre au clair. La première salve l'épargna, la seconde faucha sa monture et le toucha de plein fouet. La charge héroïque tourna à la débâcle. Abandonné par ses cuirassiers en pleine déroute, il râla jusqu'au soir, buvant son urine pour se désaltérer. La froideur de la nuit l'enveloppa; il chercha, dans la contemplation des étoiles et d'une lune moqueuse, la sérénité propice au grand départ. Un souffle léger balaya son visage, il crut entendre – portée par la brise – la voix réconfortante de sa mère venue lui dire adieu. Apaisé, il ferma les yeux; ils se reverraient dans l'au-delà.

Quand il sortit – huit jours plus tard – d'un coma profond, il reconnut, penché au-dessus de lui, le visage souriant de Victor Bornstein. L'annonce de sa mort avait plongé le régiment dans la désolation ; il perdait sa mascotte. Victor apprit la disparition de son ami alors que, depuis l'aurore, il opérait à la chaîne un flot continu d'estropiés et de blessés déversés sans ménagement sur les lits de fortune encombrant la casemate servant d'hôpital de campagne. Têtu, il refusa la fatalité. Accompagné d'un jeune hussard et d'un vieux brigadier bougon, il arpenta – encore vêtu de son tablier de boucher ensanglanté – le champ de bataille. La nuit tombait, ils explorèrent, une lampe de pétrole à la main, chaque trou d'obus, retournèrent chaque cadavre, fouillèrent la terre ensevelissant les corps. À minuit, l'espoir fit place au découragement, Victor s'obstina. Il ne pouvait se résigner à affronter le reste de l'existence sans son double. Il retourna sur ses pas, refit le trajet de cette charge fatale. Un gémissement attira son attention, il dégagea les gravats recouvrant ce moribond et reconnut son ami. Il s'acharna sur ce corps inanimé, massant le cœur, fouillant les chairs pour extraire un par un les éclats d'obus, rectifiant les fractures et recousant les plaies. À

l'aube, il partit se coucher, épuisé, suppliant Yahvé que le souffle ténu retenant Sacha à la vie se transforme en respiration régulière. Il le veilla nuit après nuit, s'assoupissant entre deux prières et deux perfusions. Se raccrochant à sa foi, il attendit une semaine pour être récompensé de ses efforts.

La guerre avait contaminé Sacha. Son fatalisme slave reprit le dessus. Puisqu'il avait échappé à la sinistre Faucheuse, l'heure de son départ – déjà inscrite dans la grande horloge cosmique – lui laissait un sursis; il profiterait de la vie et repartirait au combat. Au bout de deux mois de convalescence dans un couvent orthodoxe des bords de la mer Égée, l'amitié de Victor, la fraternité des armes, l'odeur de la poudre et les frissons de la peur précédant l'assaut lui manquaient cruellement. La commission de santé le déclara inapte pour la cavalerie et l'infanterie. Puisqu'on le dispensait d'affronter l'ennemi debout, il le défierait assis.

L'aviation militaire balbutiante recrutait des pilotes intrépides, il postula et sa candidature fut acceptée. L'armée de l'air l'attendait au Plessis-Belleville pour l'initier au pilotage de coucous rudimentaires. Depuis quinze ans, Sacha et Victor

partageaient chaque instant d'une existence mouvementée; leurs adieux furent à la hauteur de l'événement. Ils se saoulèrent jusqu'à l'aube et gagnèrent en titubant la passerelle du navire *André Lebon* où Sacha devait embarquer. Victor l'étreignit avec une brusquerie inhabituelle et tourna les talons pour cacher à cet ami trop précieux les larmes de détresse qui affluaient derrière ses paupières de saurien. Cette séparation forcée les condamnait l'un et l'autre à une solitude inconnue.

Sacha disposa d'une cabine sur le pont supérieur et s'isola volontairement, limitant ses échanges aux repas pris en commun, dans la salle à manger du pacha, au milieu d'unijambistes, de manchots et de borgnes. Il passait ses journées sur la coupée, enchaînant les cigarettes turques et noyant sa mélancolie dans la contemplation infinie de la grande bleue. Au coucher du soleil, il guettait avec espoir l'apparition du rayon vert. Le septième jour, il l'aperçut. Un sourire béat illumina sa figure, il fit un vœu : retourner, dès qu'il le pourrait, à Moscou étreindre ses parents.

Les charges de cavalerie lui avaient donné goût aux décharges d'adrénaline; piloter un avion lui

procura des sensations inconnues : la liberté d'un oiseau, la fulgurance de l'éclair, la fragilité de l'existence ; il rentra en addiction. Aux manettes de son biplan ouvert à tous les vents, il jouait avec sa vie et s'en délectait. Le cavalier crotté devint chevalier du ciel, multipliant les sorties et les affrontements suicidaires contre les pilotes aguerris de la Luftwaffe. Ces combats singuliers tenaient de la roulette russe, il força sa chance et puisa dans son audace pour en sortir vainqueur. Les croix noires, symbolisant chaque avion abattu, se multiplièrent sur le fuselage troué de sa drôle de machine. Le 21 juin 1917, le ciel au-dessus de Verdun était couvert et la visibilité limitée, il insista pour prendre l'air, malgré un rêve prémonitoire où le spectre de la mort lui tendait la main. Reconnaissable à sa croix de fer, le Fokker allemand le surprit par le travers alors qu'il l'attendait plus bas, et de face. Les mitrailleuses ennemies hachèrent le fuselage de son Spad XIII, son moteur s'enflamma. Incontrôlable, son avion partit en torche tandis que son adversaire manifestait son triomphe. Attaché à sa chaise, Sacha voyait, à travers le plancher disjoint, le sol et sa dernière heure se rapprocher à une vitesse vertigineuse. Sa baraka l'abandonnait. Un tas de fumier le sauva de la mort. Il avait

les jambes brisées mais son étoile se montra bonne fille, elle le propulsa derrière les lignes françaises. Déjà privé de sol, la commission de santé lui interdit le ciel. Il fut démobilisé avec une citation supplémentaire à sa croix de guerre et la Légion d'honneur à sa boutonnière. Le bacille sournois de l'aventure et du danger s'était inoculé dans ses gènes, il le transmettrait à ses descendants.

Sacha regagna la capitale le moral en berne, avec le sentiment amer de trahir ses frères d'armes. Une pluie fine s'abattait sur Paris, ajoutant une touche de cafard à son vague à l'âme. L'appartement du boulevard Saint-Jacques était désert et poussiéreux, Victor ne rentrerait qu'à la signature de l'armistice, onze mois plus tard.

Une pile de courrier patientait chez le concierge, quelques plis en provenance de Moscou perdus au milieu de lettres expédiées de Salonique et de Monastir. Il commença par celles de ses camarades, préférant attendre le calme du soir pour parcourir les missives familiales. La première qu'il ouvrit provenait de l'armée d'Orient, signée de tous les hussards de son ancienne section. Naïve et rédigée d'une écriture grossière, elle narrait les derniers combats, égrenait la liste des

morts et des blessés et déplorait son départ précipité qui s'était accompagné d'une série de revers. Au nombre de sept, celles de Victor le touchèrent. Son ami se languissait de son absence, laissait percer sa lassitude devant cette guerre sans fin et mentionnait, en bas de page, sa nomination au grade de capitaine et une récente croix de guerre. Il partit au Balzar s'offrir une côte de bœuf, des frites et un pot de morgon et dégotta dans une civette de la place Saint-André-des-Arts un havane, le premier depuis quatre ans. La nuit était fraîche, il releva le col de sa veste de cuir, emprunta d'un pas alerte les quais de Seine, savourant son cigare et la vue sur Notre-Dame. Rentré chez lui, il s'installa dans sa chaise de pilote qu'il avait sauvegardée de son atterrissage forcé et rapatriée avec ses effets militaires, et s'attaqua, par ordre chronologique, aux lettres moscovites reconnaissables à leur encre violette et aux déliés allongés si caractéristiques de l'écriture maternelle. Les plus anciennes étaient larmoyantes et répétitives, les plus récentes alarmantes. Il les parcourut à haute voix, gorge serrée et mains tremblantes.